à Monsieur Bernat
L'auteur reconnaissant
J. Montini

J. MONTINI

LE

DERNIER RÉVEIL

DE LA REINE

SCÈNE EN VERS, INTERPRÉTÉE PAR

MLLE SARAH BERNHARDT

SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

N° 31355
A
075

PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1877

Tous droits réservés

25-V

LE

DERNIER RÉVEIL

DE LA REINE

ESTADO MAIOR DO EXERCITO
BIBLIOTECA
N.º 11186A Custo ________$____
2.531
Em ____/____/19____

BIBLIOTECA DO EXERCITO

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie

8, rue Garancière.

1

3135

J. MONTINI

LE

DERNIER RÉVEIL

DE LA REINE

SCÈNE EN VERS, INTERPRÉTÉE PAR

M^LLE SARAH BERNHARDT

SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

PARIS

E. PLON ET C^ie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1877

Tous droits réservés

HOMMAGE

à la mémoire de l'illustre victime de 1793

LA REINE MARIE-ANTOINETTE

LE

DERNIER RÉVEIL

DE LA REINE

Une salle de la Conciergerie. On entend, dans le lointain, *la Marseillaise*, à bouches fermées.

LA REINE, endormie sur une chaise.

Autour de moi, tout gronde. (S'éveillant.) Ah ! l'horrible réveil !
Mes yeux seront éteints au coucher du soleil.
Comment ai-je dormi? Ce chant est effroyable,
Et son sinistre écho devient inexorable.

(Rumeurs, la Reine écoute et répète ce qu'elle entend.)

A mort la Reine ! à mort la complice des Rois !...
Quels terribles accents, dans ces lugubres voix !...
Malgré moi, je frémis, et tout mon sang se glace !
Pour mieux me regarder, on m'attend sur la place...
Courez sur mon chemin, je vais bientôt passer;
Comme au couronnement, vous pourrez vous presser...
Fille et femme de Rois, ma noblesse fatale
Devait donc entraîner la peine capitale!

Ces gens sont sans pitié, dans leur cruel transport !
C'est bien !... Pour le malheur, une tombe est un port.

Le sort que je subis ne doit pas me surprendre,
Et j'attendais, hélas ! l'arrêt qu'on vient de rendre.
Mais pourquoi des procès ? Dès qu'on veut condamner,
Pour jeter la terreur, mieux vaut assassiner.
A quoi bon ces discours, ces semblants de justice ?
Ne suffit-il donc pas d'infliger le supplice ?
On pouvait m'égorger, un soir, dans ma prison.
Ce qu'on a dit de moi révolte la raison.

Ah ! puissé-je, Seigneur ! à cette triste aurore,
Voir ceux que je chéris, quelques instants encore.
On a, près du tombeau, des amis, des parents :
Ne me refusez pas, au moins, mes deux enfants !

Lorsque l'on m'a prédit, un jour, ma déchéance,
Que n'ai-je redouté d'être Reine de France !...
Pouvais-je croire, alors, qu'un peuple valeureux,
Si sublime en sa gloire, autrefois généreux,
Demanderait, un jour, la tête d'une femme,
Et la ferait tomber par un supplice infâme ?
Si ma mort pouvait mettre un frein à la terreur,
Je supporterais mieux l'excès de mon malheur,

Mais je vois l'avenir : quand on commet des crimes,
La soif du sang augmente, on veut d'autres victimes;
Et tous ces meurtriers, prêts à frapper toujours,
Qui planent sur nous tous, s'abattront en vautours.

Adieu, pauvre pays, qu'on regrette sans cesse,
Baigné de tant de pleurs, dans ces jours de détresse;
Adieu, toi que j'aimais, mon petit Trianon,
Je ne foulerai plus tes tapis de gazon ;
Adieu, tes arbres verts, éclairés par la lune,
Où, le soir, j'oubliais une foule importune;
Adieu, mon lac tranquille; adieu, riants chemins,
Qui saviez m'enivrer, en fleurissant mes mains;
Adieu, ma blanche étable et mon humble chaumière;
On me disait coquette, en habits de fermière ;
On m'a trop reproché ces jardins ravissants,
Dont l'ombrage couvrait des plaisirs innocents.

Se conduire à la Cour est par trop difficile ;
Le luxe est odieux, quand on le croit utile ;
Et, coule-t-on ses jours avec simplicité,
On vous ternit bientôt par quelque indignité [1].

[1] Si on le juge à propos, on peut supprimer les vers qui suivent, ainsi que la romance, et reprendre à : *Je rêve, et je vais voir,* etc.

Jeune et femme, on est gaie, on chante ou bien on danse.
J'ai fait dans mon chalet, un soir, une romance,
Que l'on connaît partout, sans en savoir l'auteur,
J'ai mis en mélodie une sainte douleur.
Pauvre Jacque est son nom, le même qu'en cachette
J'aimais donner au Roi, dans ma douce retraite.
Pauvre Roi ! pauvre Jacque ! Au moment de mourir,
Ce chant est un cantique et mon dernier soupir.
Ce qui charmait sur terre, au ciel doit plaire encore ;
Puissé-je te toucher, toi, que d'ici j'implore !

(*Pauvre Jacques*, romance de la Reine.)

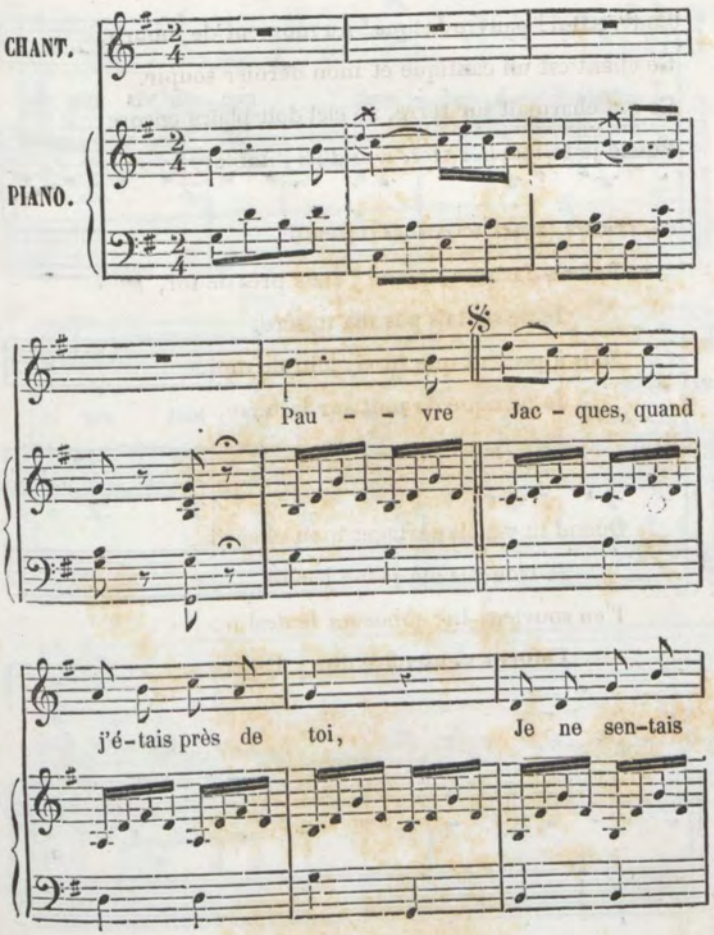
Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère,
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.

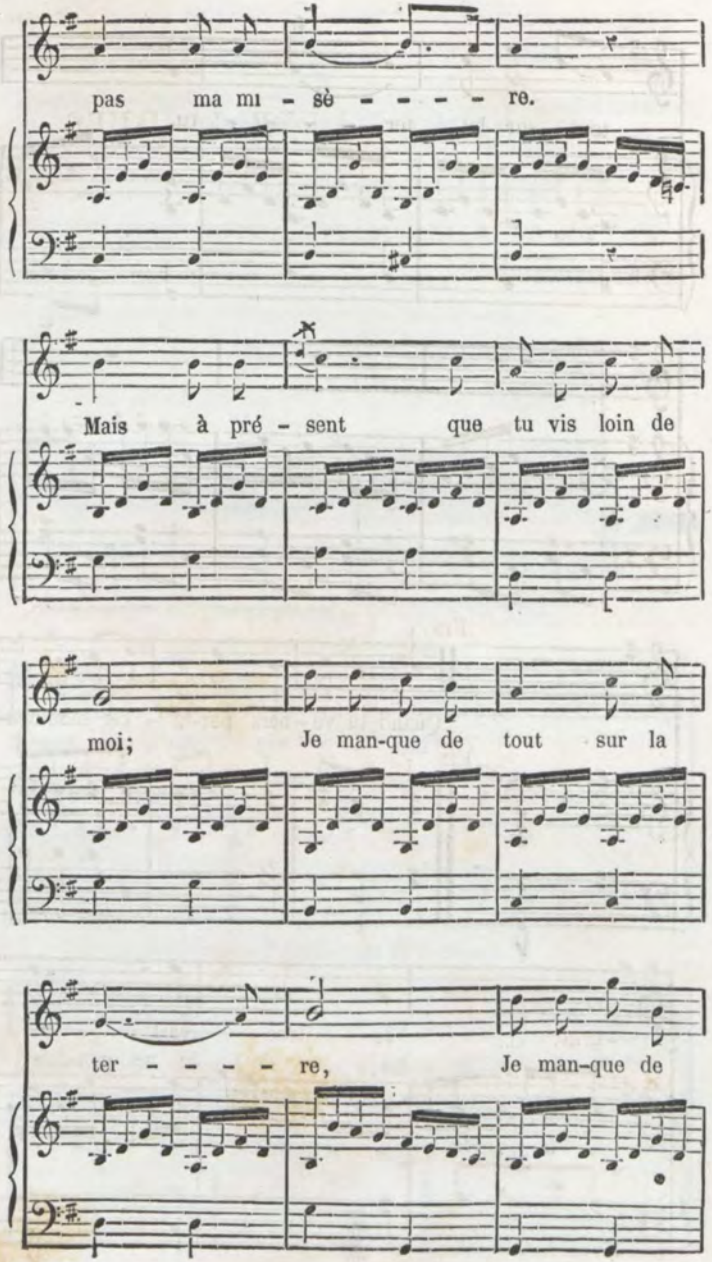
Quand tu venais partager mon chagrin,
Je trouvais ma peine légère,
T'en souviens-tu? subissant le destin,
J'aimais t'entendre dire : Espère...

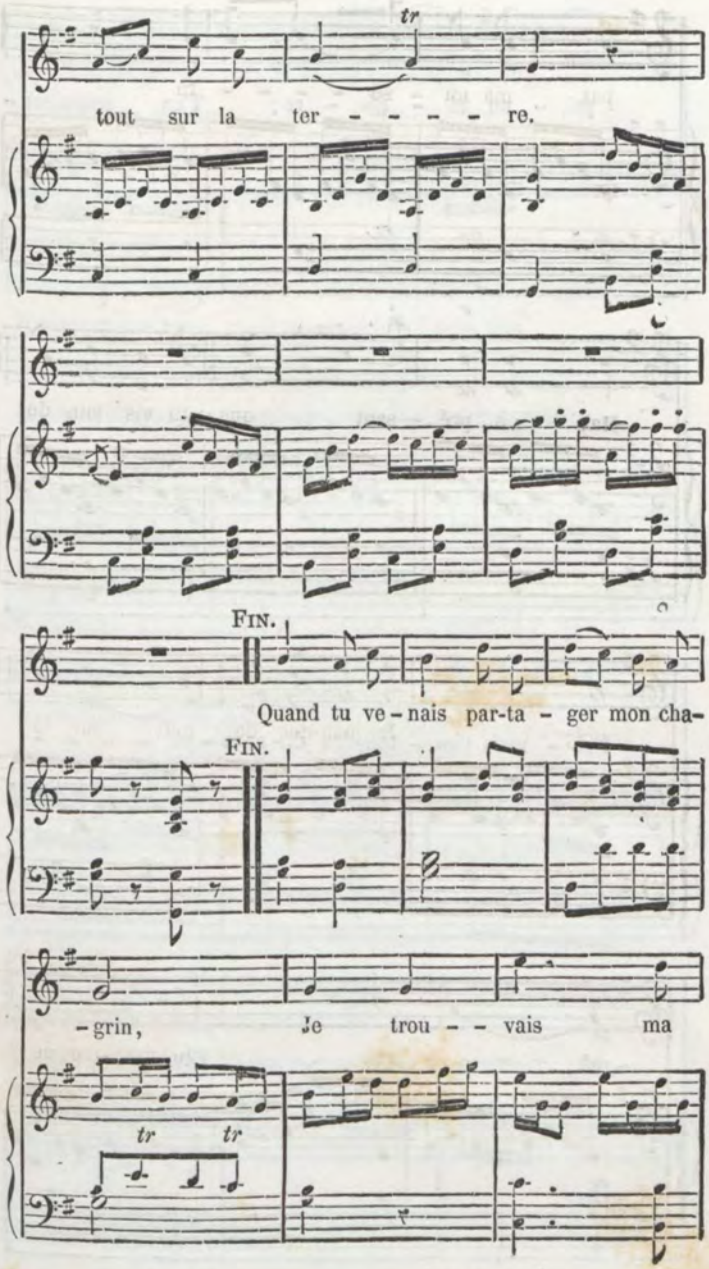
PAUVRE JACQUES

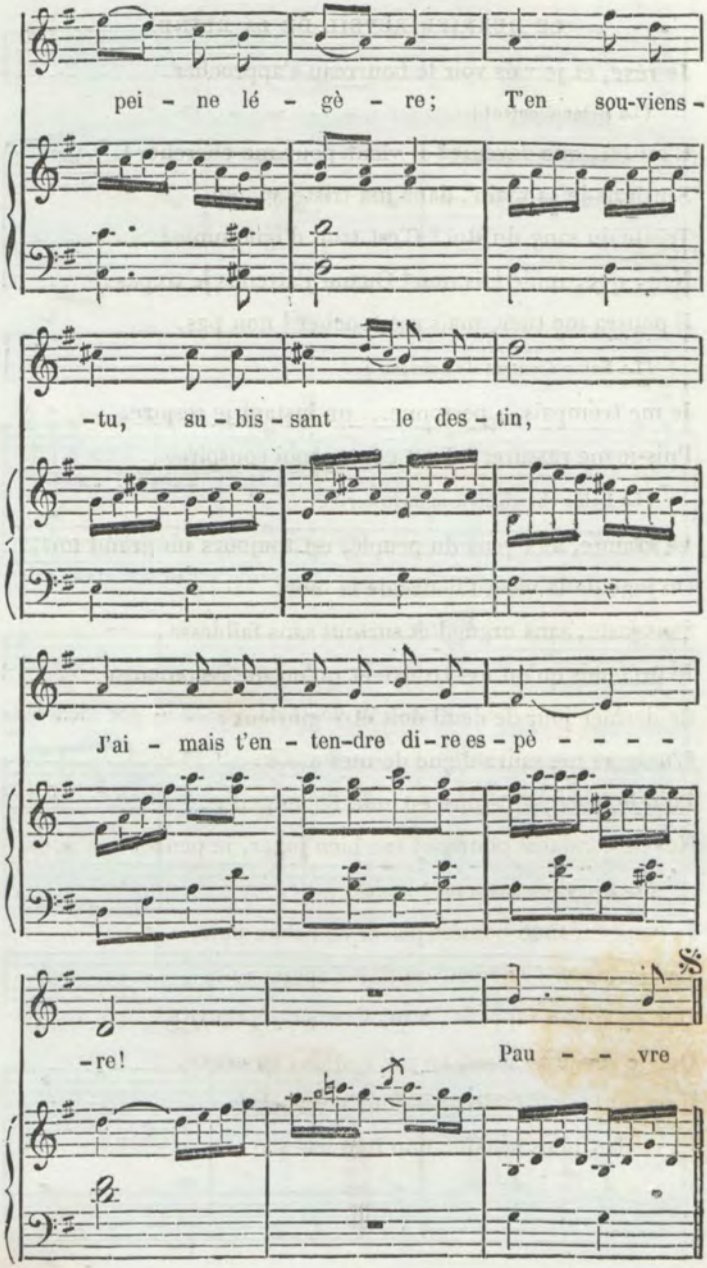
ROMANCE

DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE




pas ma mi - sè - - - - re.
Mais à pré - sent que tu vis loin de
moi; Je man-que de tout sur la
ter - - - - re, Je man-que de


tr
tout sur la ter - - - - - re.
FIN.
Quand tu ve - nais par-ta - ger mon cha-
FIN.
- grin, Je trou - - vais ma
tr tr


pei - ne lé - gè - re; T'en sou-viens -
-tu, su - bis - sant le des - tin,
J'ai - mais t'en - ten-dre di - re es - pè - - - -
-re! Pau - - vre

Je rêve, et je vais voir le bourreau s'approcher.

(La Reine écoutant.)

C'est lui, que devenir? Il vient pour me chercher!
Sentirais-je sa main, dans ma triste agonie,
Teinte du sang du Roi? C'est trop d'ignominie!
Non, non, mille fois non! Quand j'attends le trépas,
Il pourra me tuer, mais me toucher! non pas.

(La Reine écoutant de nouveau.)

Je me trompais... personne... un instant je respire.
Puis-je me rassurer? Tout contre moi conspire.

(La Reine cherchant à se maîtriser.)

La crainte, aux yeux du peuple, est toujours un grand tort.
On juge de la vie à l'heure de la mort.
Sans faste, sans orgueil et surtout sans faiblesse,
Je prétends qu'on me trouve et qu'on me reconnaisse.
Ce dernier jour de deuil doit être glorieux;
L'univers me saura digne de mes aïeux.
Pour le juste, l'histoire est une récompense,
Nos descendants pourront me bien juger, je pense!

(La Reine arrangeant son bonnet.)

Je veux sur mon bonnet placer ce ruban noir,
Le mettre en évidence, on doit l'apercevoir;
Que ce ruban rappelle, à ma dernière épreuve,
Que je songe à Louis, en me coiffant en veuve.
Il ne fut jamais traître, il nous vit asservis,
Et voulait nous sauver, non livrer le pays.

Je ne l'ai bien connu que prisonnier au Temple ;
C'est là qu'il s'est montré, comme un sublime exemple ;
Faible avec un grand cœur, il ne savait qu'aimer,
Et pour le bien de tous, il devait gouverner.

(La Reine trouvant un billet.)

La fille du geôlier a mis là cette lettre.

(Avec sensibilité.)

Au risque de sa vie, ainsi se compromettre !

(La Reine lisant.)

On peut vous secourir ! (A part.) Se peut-il, en ce lieu ?...
Me secourir ici ?... Je crois rêver, grand Dieu !

(La Reine lisant avec vivacité.)

Au milieu de la route, une jeune ouvrière,
Une écharpe à la main, se tiendra la première ;
Au nombre de cinq cents, vous verrez sur ses pas,
De fidèles sujets, de vos anciens soldats ;
Ils sont prêts à marcher pour votre délivrance,
Et sauront vous conduire, avant peu, hors de France.
Sur un signal de vous, ils feront leur devoir.

(La Reine, à part et avec exaltation.)

Qu'il est doux, aujourd'hui, de renaître à l'espoir !
Ah ! je retrouve enfin, ô peuple magnanime !
Ta grande âme, ton cœur, ton dévoûment sublime !
Les soldats sont du peuple, et Jeanne d'Orléans
Était, à Domremy, simple fille des champs.
Des héros généreux sont donc à mon service ?...

Je ne subirai pas cet horrible supplice;
Je pourrai voir encore, au printemps, le soleil,
Éclairant mes enfants, au visage vermeil.
Mes enfants adorés... (Réfléchissant.) Misérable faiblesse !
Eux, que deviendront-ils, si, fuyant, je les laisse?
Otages malheureux, je prévois trop leur sort !
Non, je ne fuirai pas, et j'attendrai la mort,
Je saurai la braver! Le ciel ici m'éclaire.
Lorsque parle le cœur, la crainte doit se taire.
Succomber par amour n'est plus un châtiment.
La mort me semble belle avec le dévoûment.
Je prétends accomplir un devoir qui s'impose,
Martyre, pour jamais, je défends notre cause;
Qu'on ose reprocher l'indignité des cours,
L'exécrable terreur les servira toujours.
Le mal punit le mal : dans l'orage qui gronde,
La foudre doit frapper nos bourreaux à la ronde.
Plein de haine, on rencontre un plus méchant que soi,
Qui fait la loi cruelle, un jour, subit sa loi.
On s'unit pour abattre, et puis seul on conspire;
Le complice d'hier, s'il obtient quelque empire,
Est traître aux yeux de tous, dès qu'il paraît puissant,
Et, jaloux, envieux, on s'abreuve de sang.
Peuple que j'admirais, que tu deviens coupable !
(Se reprenant.) N'accusons pas le peuple, hélas ! trop misérable,
On l'abuse toujours, et toujours malheureux,

Il est, selon ses chefs, cruel ou généreux.

(La Reine avec exaltation.)

La France avait des droits, qu'il fallait reconnaître;
Le Roi, dans sa bonté, dédaigna d'être un maître;
Il était, avant tout, père de ses sujets;
C'est ainsi qu'on le vit seconder leurs projets.
Que voulait-on de plus? Il brisa la torture;
Auprès de la noblesse, il admit la roture.
L'égalité régnait, au moins devant la loi,
Et chacun librement pouvait suivre sa foi.
Il supprima la dime et tous les priviléges,
Forma le parlement, élu par ses colléges,
Il abdiqua ses droits, et, s'étant effacé,
De sa tête il paya les fautes du passé.
On peut là m'écouter, tant mieux! je vais tout dire;
La vérité s'entend, même dans un délire...
Qu'on ne réplique rien, au nom de l'Éternel!
Qui défend l'infamie est déjà criminel.
On cherche le mérite, on a des pamphlétaires,
Qui jettent la terreur, au nom des prolétaires;
Ils s'en font des soldats dont ils arment les rangs,
Criant mort au despote; ils sont, eux! nos tyrans...
Quand on veut la vertu pour régner sur la France,
Qu'on juge des effets d'une triste licence!
Écoutez ces rumeurs... ce sont des meurtriers.

(La Reine, dans sa terreur, perd un instant la raison.)

Ils marchent à grands pas, ils viennent par milliers !
J'ai peur ! ah ! oui, j'ai peur, car la haine est fatale.
Ah ! je revois ici la tête de Lamballe,
Ses membres déchirés et de sang tout couverts.
Que ces gens sont hideux ! Sortent-ils des enfers ?
Fuyez loin de mes yeux, fuyez, horde barbare.

(La Reine se remettant.)

Mais tout est calme encore. Oui, ma raison s'égare...
Hélas ! dans ma douleur j'étais folle, en effet,
Car de mes deux enfants, je vois le doux reflet.

(La Reine croyant voir ses enfants par la fenêtre.)

Adieu, pauvres petits, mon cœur semble vous suivre,
Même dans ce cachot, que je tiendrais à vivre !
Avec autant d'ardeur, un cœur peut-il mourir ?
Recevez ces baisers, qui doivent vous bénir.
Que vos yeux sont charmants ! J'aime votre tristesse,
Vos regards, tout mouillés, prouvent votre tendresse...
Il est doux de pleurer, les pleurs sont de l'amour.
Pleurez-moi, mes amis, le soir de chaque jour...
Ne vous éloignez pas... encore une parole ;
Appelez-moi ma mère, un nom qui me console.
Ce nom fait mal aussi... Quel horrible moment !
En vous aimant, je souffre, et tiens à mon tourment...
Malheureux orphelins, délaissés sur la terre,
Ne m'oubliez jamais, surtout dans la prière.
Que vos petites voix, plus douces que le miel,

S'élèvent jusqu'à Dieu, pour me conduire au ciel.
Je vous écouterai, car je garde mon âme :
L'âme échappe au bourreau, le Seigneur la réclame
On ne se quitte pas avec le souvenir,
Mirage du passé, parfum de l'avenir.
La rose du matin, qu'on coupe en une allée,
Embaume encor, le soir, sur la terre effeuillée!
Je saurai bien, la nuit, revenir près de vous,
Sans que de vils geôliers se placent entre nous.
Vous m'entendrez, plaintive, au moins dans quelque rêve :
Mon cœur, en votre cœur, conservera sa séve.

(La Reine croyant, dans sa vision, qu'on éloigne ses enfants.)

Arrêtez... plus un pas... Pour moi sont-ils perdus?
Mes enfants adorés, je ne les verrai plus!

(La Reine revenant à elle.)

Au comble des tourments, à tout je me sens prête.
Le cœur ainsi brisé, je puis livrer ma tête!

(Bruit d'une horloge. Silence. — Effroi! Résignation de la Reine.)

Tout chrétien sait mourir, soutenu par la foi :
Je ne tremblerai point! Seigneur, écoutez-moi,
Vous qui jugez mon âme. Au nom de ma souffrance,
Pardonnez aux bourreaux, et protégez la France.

(La Reine, à la porte du fond.)

Je suis digne du Roi... Marchons! puisqu'il le faut.
Je trouve une auréole avec votre échafaud.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

BIBLIOTECA DO EX...

En vente à la même Librairie

Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth, Lettres et documents inédits, publiés par M. F. Feuillet de Conches. L'ouvrage forme six volumes grand in-8° magnifiquement imprimés et ornés de portraits et de *fac-simile* d'autographes. Prix. . . . . 48 fr.

Correspondance de Madame Élisabeth de France, sœur de Louis XVI, publiée par F. Feuillet de Conches, sur les originaux autographes, et précédée d'une *Lettre de Monseigneur l'Archevêque de Paris*. Un beau volume in-8° cavalier, enrichi d'un portrait. Prix. . . . . 8 fr.

La Vraie Marie-Antoinette, étude historique, politique et morale, suivie du Recueil de lettres de la Reine, dont plusieurs inédites, et de divers documents, par M. de Lescure. Troisième édition, augmentée d'une Préface de l'auteur. Un volume in-8°. Prix. . . . . 5 fr.

Marie-Antoinette et le procès du Collier, d'après la procédure instruite devant le Parlement de Paris, par M. Émile Campardon, archiviste aux Archives de l'Empire. Ouvrage orné de la gravure en taille-douce du Collier, et enrichi de divers autographes inédits du Roi, de la Reine, du comte et de la comtesse de Lamotte. 1 beau volume grand in-8°. Prix. . . . . 8 fr.

La Princesse de Lamballe, sa vie, sa mort (1749-1792), d'après des documents inédits ou peu connus, par M. de Lescure. Ouvrage renfermant un portrait gravé sous la direction de M. Henriquel-Dupont, une eau-forte représentant la place où la princesse de Lamballe a été égorgée, et plusieurs fac-simile d'autographes. 1 volume in-8° cavalier vélin glacé. Prix. . . . . 8 fr.

Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI, par François Hue, l'un des officiers de la chambre du Roi, appelé par ce Prince, après la journée du 10 août, à l'honneur de rester auprès de lui et de la Famille royale. Troisième édition, revue sur les papiers laissés par l'auteur; précédée d'une Notice sur M. Hue par M. René du Mesnil de Maricourt, son petit-gendre, et d'un Avant-propos par M. Henri de l'Épinois. Un vol. in-8°. . . . 6 fr.

Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort. Captivité de la famille royale au Temple, par M. [illegible]auchesne. *Ouvrage couronné par l'Académie française*, enrichi [illegible]ux autographes du Roi, de la Reine, du Dauphin, de la Dauphine [illegible]ne Élisabeth; de dessins sur bois intercalés dans le texte; orné de portraits en taille-douce de Louis XVI, Marie-Antoinette, Louis XVII, Marie-Thérèse-Charlotte, Madame Élisabeth, la princesse de Lamballe, gravés sous la direction de M. Henriquel-Dupont, et précédé d'une Lettre de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. Deux magnifiques volumes grand in-8° jésus. Prix. . . . . 30 fr.

Le même ouvrage. Deux beaux volumes in-8° cavalier. Prix. . . . . 16 fr.

Le même ouvrage. Deux volumes grand in-18. Prix. . . . . 10 fr.

La Vie de Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, par M. A. de Beauchesne. Ouvrage enrichi de deux portraits gravés en taille-douce, sous la direction de M. Henriquel-Dupont, par Morse et Émile Rousseau, de *fac-simile* d'autographes et de plans, et précédé d'une Lettre de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. Deux beaux vol. grand in-8° cavalier. . . 16 fr.

Le même ouvrage, 2 volumes in-18. Prix. . . . . 10 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.